Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 43

Artikel: Lo diâblio
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195189

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'orchestre qui l'avait laissé en affront. L'escorte improvisée avait pour but de protéger Hugo de Senger qui, sans cela, eût peut-être été victime de sa conscience artistique.

Le sifflet au théâtre.

L'histoire du sifflet au théâtre fourmille d'anecdotes singulières, témoin celle que nous raconte le *Petit Marseillais*, et dont le célèbre comique Dugazon, le mari de la non moins célèbre Mme Dugazon, fut un soir le héros à la Comédie-Française.

C'était à l'époque où l'affiche n'avait pas encore pris l'habitude de faire connaître les noms des comédiens qui jouaient dans le spectacle annoncé. Dugazon, presque à ses débuts, ne faisait encore que doubler Préville, dont la renommée égalait le talent. On donnait *le Mariage de Figaro*, dans lequel il allait jouer Brid'oison. On s'attendait à admirer Préville, on voit entrer Dugazon. Déception des spectateurs, alors souvent injustes et cruels. A peine Dugazon a-t-il prononcé quelques mots en bégayant, comme le veut le rôle, que des sifflets stridents et en quelque sorte préventifs se font entendre. Notre homme tend l'oreille et, sans se déconcerter :

« J'en-en-entends bien ! » fait-il comme s'il continuait son personnage. Son calme irrite les siffleurs au lieu de les apaiser, et ceux-ci poursuivent de plus belle.

« Puisque je vou-ous dis que j'en-en-entends bien ! » reprend l'acteur sur le même ton.

Exaspérés, les sifflets partent alors avec éclat de tous les points de la salle, et leur ensemble produit un bruit prodigieux. Tout autre, peut-être, aurait quitté la place. Mais Dugazon, au contraire, devant ce redoublement de violence, fait quelques pas en avant sur la scène et, faisant face au public, reprend de nouveau :

« Eh bien, e-est-ce que vou-ous croyez que je n'en-en-entends pas ? »

Devant cet imperturbable sang-froid, les siffleurs finirent par céder, et bientôt même applaudirent l'acteur à tout rompre.

Lo diâblio.

On est pertot esposâ à bin dâi calamitâ et dâi guignons dein stu pourro mondo ; mâ nion cein, tot parâi, atant què pè lo tsemin dè fai. « L'est vito arrevâ que grâvè, » s'on dit soveint, et l'est bin veré, et clliâo tsancro dè treins ont dza bin fé dâi z'estraupiâ.

On pourro bougro dè controleu, dè clliâo que vont péci lè cartès dein lè vouagons, avoué dâi petitès z'étenaillès, s'étâi laissi preindrè dézo on trein que lâi avâi éclliaffâ on bré et onna tsamba, que l'avâi faillu copâ. Lo gaillâ, qu'étâi on solido champion, supportà bin l'afférè et finit pè sè gari ; mâ la tsamba ne recrut pas et ni lo bré non plie et lo pourro coo restà nantset et avoué onna piauta dépareillà ; et po ne pas lo laissi à mâiti démontâ, on lâi ajustâ onna tsamba dè bou et on bré ein couai, que put, tant bin què mau, allâ et veni.

On iadzo que l'étâi z'u ein vesita tsi on cousin dein lo défrou, et que lâi dévessâi cutsi, lâi faillâi cauquon po lâi âidi à sè déveti et po lâi doutâ sa tsamba et son bré, po que pouéssè mî drumi. On lâi baillà lo bovâiron, on dzouveno coo, pou allurâ et on tantinet bobet, mâ on dzeinti luron. Quand furont dein lo pâilo d'amont iô lo controleu dévessâi cutsi, et qu'on lâi eut trait sè z'haillons, ye fe âo valottet :

— Décrotse ma piauta, et te la pousèré contrè lo mouret !

Lo bovâiron, que ne s'attendâi pas à cein, fut on bocon émochenâ, et n'étâi pas tant bin à se n'ése, kâ n'avâi jamé cein vu ; mâ tot parâi ye fe cein qu'on lâi desâi.

— Ora, décrotse mè mon bré !

Ma fâi lo bovâiron coumeinçà à s'époâiri d'étrè solet découtè onna dzein qu'on poivè dinsè déchicotâ, et coumeint l'avâi poâirè dâi moo, ye renasquâvè dè mettrè cé gaillâ pè bocons.

— Allein : n'ausse pas pôaire ! lâi fâ lo controleu.

Lo djeino coo sè décidè à démontâ cé bré, mâ grulâvè coumeint la folhie.

— Ora, lâi fâ lo controleu, qu'étâi on grand farceu et que s'amusâvè dè vairè la poâire dâo valottet ; ora, décrotse-mè la téta !

Ma fâi, stu coup, lo bovâiron pâi la boula ; ye crâi que cé l'hommo est on revegneint, on sorcier et sè crâi perdu. Adon l'âovrè la porta, frinnè avau lè z'égras, qu'on crut que lâi sè rebedoulâvè ; criè âo séco et va s'einboumâ contrè la porta dè que dévant, qu'ètâi cotâïe.

— Que lâi a-te ? fâ lo maitrè que soo tot époâiri dein lo colidoo quand l'oût cé boucan.

— Eh, noutron maitrè ! repond lo bovâiron, lâi a que l'est lo diablio qu'est lé d'amont, et que lâi vu pas mé restâ, kâ n'est pas onna dzein dè sorta que sè pâo dinsè mettrè tot pè bocons.

Lo maitrè, qu'oût lo controleu que recaffâvè à sè teni lè coûtès, sè démaufiè tot lo drâi dè cein qu'ein irè. L'ont rizu què dâi bossus dè l'afférè ; mâ n'ont pas pu férè retornâ lo bovâiron po démontâ lo controleu.

Nos premières milices.

Ce n'est que la semaine dernière que nous nous sommes procuré le remarquable ouvrage de M. Ch. Pasche, *La Contrée d'Oron*. Il est si attrayant, si varié dans ses matières, si riche de faits curieux et instructifs, que nous l'avons lu d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt. C'est là un travail très consciencieux, qui a évidemment coûté à son auteur de longues et patientes recherches et qui complète heureusement, sur divers points, l'histoire du Pays-de-Vaud.

Aussi, grace à l'aimable autorisation que M. Pasche a bien voulu nous donner, nous puiserons quelques fois, pour nos lecteurs, à cette source abondante. Aujourd'hui déjà, et à l'occasion de la question militaire qui fait tant de bruit, qui défraye la plupart des conversations et fait couler des flots d'encre sous la plume de nos journalistes, nous détachons quelques passages d'un chapitre traitant de l'origine de notre organisation militaire.

* * *

« Sous la domination de la maison de Savoie, il n'existait aucune organisation militaire proprement dite dans le Pays-de-Vaud. En cas de danger, les sujets accouraient se ranger sous la bannière de leur seigneur et partaient en guerre ; c'était la chevauchée.

» LL. EE. de Berne donnèrent la première organisation aux milices du Pays-de-Vaud. Vu le mauvais état des chemins et l'absence d'un service postal quelque peu complet, les ordres de rassemblement des milices étaient donnés au moyen de signaux. Ces signaux consistaient en des tas de bois placés sur les sommités les plus en vue, et pouvant brûler pendant une heure au moins. Une baraque servant de corps de garde était auprès.

» En temps de guerre, ces signaux étaient gardés par un poste de soldats et il était défendu de faire des feux dans la campagne afin d'éviter toute erreur. En cas d'alarme, un signal s'allumait, et bientôt, de proche en proche, tout le pays se couvrait de feux ; le tocsin sonnait, le tambour battait. Les milices se réunissaient alors le plus promptement possible sur les places d'alarme désignées à l'avance ; de là, elles étaient conduites au lieu de rassemblement.

» LL. EE. faisaient donner des leçons aux frais des communes pour le maniement des armes, pour apprendre à jouer du fifre et à battre la caisse. Chaque commune avait son sergent ou commandant d'exercice, son tambour et son fifre. Un mandat du 10 décembre 1712 ordonna de ne laisser marier aucun homme qui ne soit pourvu de ses armes. L'usage s'introduisit dès lors de recevoir la bénédiction nuptiale en tenue militaire (1).

» Jusqu'en 1723 les milices du baillage d'Oron passaient leurs revues ou « monstres » à Moudon. En 1723, la place d'ar-